

– **Chapitre I** –  
**PLATON**  
427 – 347 av. J.C.

**Quelques repères biographiques et bibliographiques**

Platon est certainement le plus grand philosophe de l'Antiquité grecque. Son influence sur l'histoire de la philosophie postérieure et même de la théologie chrétienne est considérable.

Disciple de Socrate (qui n'a rien écrit, mais a formé des générations de jeunes), il fait partie de l'aristocratie athénienne et est promis à une carrière politique de premier plan. La défaite d'Athènes dans sa guerre contre Sparte le fait passer dans l'opposition et, sans abandonner son projet de bâtir une Cité idéale dirigée par la philosophie, il prend le recul de la réflexion par rapport à l'engagement politique. Il élabore une théorie de la connaissance et de l'action (du Vrai et du Bien) susceptible d'inspirer les responsables de tout ordre. Il fonde à Athènes l'Académie, (du nom des jardins dans laquelle elle se situait, consacrés au héros de la mythologie, Acadèmos) sorte d'école supérieure pour les cadres de son Etat (qui ne verra jamais le jour), mais où est enseignée sa conception du monde qui servira de modèle ou au moins de point de départ à toutes les autres.

Son élève le plus célèbre est Aristote, qui défendra de tout autres points de vue et fondera une école concurrente : le Lycée.

Les œuvres de Platon sont toutes des dialogues, sortes de pièces de théâtre où il met en scène des personnages réels ou fictifs représentant les différentes opinions possibles sur une question. Parmi les personnages, il y a toujours Socrate dans la bouche de qui il faut reconnaître la pensée de Platon.

Avec Socrate, Platon et Aristote, on a le trio gagnant de la philosophie antique.

**1. Un saint païen ou le père des hérésies ?**

Le rapport de Platon au christianisme est ambigu.

Bien sûr, il est de beaucoup antérieur au Christ et à l'Evangile. Connaît-il seulement la religion des Hébreux ? Rien n'est moins sûr.

Et pourtant, la première génération des philosophes chrétiens, la plupart des Pères de l'Eglise comme Saint Justin, est globalement platonicienne. Il a pu sembler à beaucoup d'entre eux que sa philosophie n'avait pas de grande modification à subir pour accueillir la révélation chrétienne. De là à penser que Platon aurait pu avoir reçu une sorte de pré révélation, être en quelque sorte comme préparé par Dieu pour recevoir la pensée chrétienne et lui offrir sa philosophie comme un écrin, il n'y a qu'un pas que certains ont franchi. On signale un tableau sur lequel sont représentés Platon et Aristote, portant auréole, au pied de la croix.

Mais par ailleurs, il est indéniable que les premières hérésies (pour ne pas parler des actuelles) émanent de milieux fortement marqués par la pensée platonicienne. Encore aujourd'hui un certain nombre d'idées fausses que l'opinion attribue à la tradition chrétienne sont en fait des idées platoniciennes. Le platonisme serait ainsi la tentation permanente du christianisme.

Quelques éléments pour se faire une idée.

**2. Le « mythe » de la Caverne et le refus du monde matériel**

Le meilleur résumé de la philosophie de Platon est fourni par lui-même dans son dialogue *La République*, sous la forme d'une allégorie qu'on appelle traditionnellement – et improprement – le « mythe de la caverne ».

Il s'agit de s'imaginer le monde dans lequel nous vivons comme une grotte souterraine au fond de laquelle sont attachés depuis leur naissance des prisonniers. Ils n'ont sous les yeux que le mur qui leur fait face et sur lequel passe une sorte de spectacle d'ombres et lumières. C'est que derrière eux, à leur insu, se trouve un feu qui éclaire vaguement le fond de la grotte et entre le feu et eux des personnes, libres celles-là, portent devant la lumière des objets artificiels, marionnettes en tous genres qui se reflètent sur le mur du fond.

Les prisonniers n'ayant aucune idée de ce qui se passe derrière eux s'imaginent que ce qu'ils voient est la seule réalité et ils parviennent avec l'habitude à s'en donner une certaine connaissance sur laquelle ils basent une hiérarchie locale.

Imaginons que l'on délivre l'un d'entre eux et qu'on le fasse se retourner. Face à la lumière du feu, il lui faudra un temps d'acclimatation pour distinguer les silhouettes portées par les hommes et comprendre que ce qu'il voyait n'était qu'un reflet, une ombre et qu'il touche maintenant une réalité consistante, « palpable ».

Mais il n'est pas au bout de ses surprises.

Imaginons maintenant qu'on le fasse sortir à l'extérieur de la grotte, en plein soleil. S'il est né sous terre et n'en est jamais sorti, il ne peut pas sortir sans précaution. Il vaut mieux pour lui que le débouché de la grotte se situe à l'ombre d'une forêt ou au moins dans un endroit peu éclairé. Il lui faudra là encore un temps d'acclimatation où on lui fera voir d'abord l'ombre des objets réels avant de pouvoir regarder les objets dans la lumière. Ne parlons pas de regarder le soleil en face ! À part les aigles !...

Le récit définit donc 4 niveaux d'expérience successifs :

1. la vue des ombres sur le mur du fond de la grotte
2. La perception des marionnettes et autres silhouettes
3. La vue de l'ombre des objets réels
4. La vue des objets réels eux-mêmes.

Ces 4 niveaux sont entre eux dans un rapport de proportionnalité selon le rapport de la copie au modèle : Tout ce qui se passe dans la grotte est la copie de ce qui se passe à l'extérieur : un spectacle d'ombres projetées depuis des objets grâce à une source lumineuse. Et dans chacun de ces deux mondes, le même rapport de l'ombre, reflet ou copie à son modèle réel.

Eh bien, dit Platon (ou plutôt Socrate dans le texte), chacun de ces 4 niveaux est l'image d'un de nos rapports à la réalité, et leur succession dessine le trajet d'un parcours quasi initiatique :

Au niveau 1 (les ombres sur le mur du fond de la caverne) correspond l'état de ceux qui pensent que la réalité, c'est ce qu'on leur montre à la télé (inexistante à l'époque de Platon, mais il y a l'équivalent : les auteurs de théâtre) on dirait aujourd'hui les médias, la littérature (de gare ou autre). Cette littérature n'est qu'un décalque de la vie et non pas la vie réelle.

Au niveau 2 (les marionnettes, silhouettes et autres objets matériels artificiels) correspond le monde de notre expérience sensorielle ; ce que nous pouvons voir, entendre, sentir, toucher. Tout ce qui est accessible et connaissable par les sens. Pour certains, ceci est la réalité véritable. C'est en tout cas ce que pense le prisonnier qu'on vient de dégager et qui croit enfin avoir tout compris. Mais pour Platon, ce n'est pas le cas. Et c'est là que ça devient intéressant.

L'ensemble des niveaux 1 et 2, donc le monde de la caverne correspond donc à ce que nous percevons par les sens, avec les organes de notre corps. Atteignons-nous la véritable réalité par là ? Non, dit Platon. La véritable réalité, ce que sont les choses, leur nature profonde, leur essence, leur être (tous ces termes sont à peu près synonymes) nous ne le voyons pas avec nos yeux de chair, nous le comprenons par la pensée. Nos yeux ne pensent pas, ils ne font qu'être stimulés par une vibration, dirait-on aujourd'hui, ils n'accèdent qu'à l'apparence des choses, disait Platon. La réalité véritable s'atteint par la pensée. C'est ce qu'on appelle en grec, une Idée ; non pas une idée qu'on se fait, mais la forme intelligible des choses, ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est, quand bien même son apparence changerait. Peut-être faut-il voir une lointaine réminiscence de cette théorie dans la phrase célèbre du Petit Prince de Saint-Exupéry : « *L'essentiel est invisible pour les yeux* ».

Cette pensée de l'Idée, c'est-à-dire de la réalité elle-même correspond au niveau 4. Cette fois, on ne peut pas aller plus loin. Nous avons atteint ce qui est, ce qui existe vraiment, ce qui est vrai, la Vérité.

Quant au niveau 3 (la perception des ombres des objets réels), il prépare l'accès au 4 en montrant la forme des objets sans leur contenu. Cela correspond aux mathématiques. C'est pourquoi Platon avait fait graver au fronton de son école l'Académie « *Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre* ». Les mathématiques apprennent la forme de la pensée rationnelle qu'on appliquera ensuite aux idées de la philosophie.

La leçon de tout cela est un discrédit du monde matériel, du monde sensible, lieu de l'illusion, de l'erreur, au profit du monde de la pensée, seul monde réel.

Dans le trajet du fond de la caverne vers la lumière de la réalité, il faut voir le parcours du philosophe de l'erreur à la vérité, des apparences sensibles à la consistance de la pensée.

Pour finir l'histoire, Platon raconte que, si le prisonnier libéré redescendait dans la caverne pour avertir ses anciens compagnons de leur erreur, il y a tout lieu de croire qu'il se ferait d'abord moquer, puisque cette fois, repassant de la lumière à la pénombre, c'est lui qui ne verrait plus rien au fond. Mais que s'il insiste on pourrait bien s'en débarrasser de manière plus violente dans la mesure où il remet en question

le pouvoir qui s'est installé sur ce savoir illusoire. Allusion tout à fait transparente au sort que Socrate a connu et condamnation à peine voilée des Sophistes à qui Platon attribue la responsabilité de la mort de Socrate.

On comprendra qu'il était tentant pour les premiers chrétiens (et encore aujourd'hui) de transposer ce parcours de la caverne vers la lumière en chemin de vie de la terre vers le ciel, un chemin de renoncement au monde visible pour accéder à un monde invisible aux yeux, mais bien plus réel, lieu du vrai et du bien ; la mort pour Platon, comme pour beaucoup de chrétiens étant la plus large porte d'accès de l'un à l'autre ; la philosophie étant la porte étroite réservée à une élite. « *Philosopher, c'est apprendre à mourir* » dit Platon. C'est pourquoi le philosophe ne craint pas la mort, mais qu'elle est pour lui une délivrance, l'obtention rapide de ce que toute sa vie il s'est efforcé d'atteindre. On pourra enfin là-haut enlever le « philo » devant « sophie » !

### **3. Le dualisme. Immortalité de l'âme et résurrection**

Tout est dit dans cette allégorie de la Caverne. Il suffit maintenant d'appliquer cette image aux différentes questions rencontrées dans la philosophie – c'est-à-dire dans la vie.

Il y a là une certaine **anthropologie**, c'est-à-dire une certaine conception de l'homme.

On aura compris que Platon est à verser au rang des philosophes qui méprisent la matière au nom de l'esprit. Pour lui l'homme est un être double, partagé. Il a part aux deux mondes : celui de la matière par son corps et celui de l'esprit par son âme. C'est ce qu'on appelle le dualisme. Le corps et l'âme sont deux réalités totalement étrangères l'une à l'autre. La vie étant comprise par Platon comme un séjour contre nature pour l'âme dans un corps, une sorte de punition, en tous cas, un destin fâcheux. En faisant un jeu de mots en grec Platon dira « *σώμα σήμα* – *sôma sêma* » : le corps est un tombeau (pour l'âme). Il inverse ainsi l'idée commune, victime des apparences, en faisant de la naissance une sorte de mort et de la mort une naissance pour l'âme. Et puisque l'âme est immortelle alors que le corps est mortel, Platon estime que l'âme passe d'un corps dans un autre, « use » de nombreux corps, comme on use plusieurs vêtements dans sa vie, sans s'user elle-même.

A la mort, donc, l'âme immortelle est délivrée du corps qui l'enfermait et l'empêchait de rejoindre son milieu naturel : le monde des idées. La mort physique étant du coup réduite à un événement insignifiant. La prise de conscience de cette insignifiance est le fondement de l'attitude sereine du philosophe devant cette échéance. Tout ceci est très bien montré dans le dialogue intitulé *Phédon*.

En attendant (la mort), l'âme subit – plus ou moins selon la pratique de la philosophie qui est la sienne – les vicissitudes du corps. C'est à lui qu'elle doit cet attachement aux choses matérielles, aux autres corps par exemple, où il faut voir l'origine de toutes les turpitudes. Le vrai philosophe s'efforce de se libérer dès cette vie de ce corps qui l'alourdit et le détourne de l'essentiel. C'est par exemple l'origine de l'expression « amour platonique », dégagé de toute dimension sexuelle, réservé aux âmes d'élite, bien sûr. Ceux qui ont suivi les épisodes précédents auront reconnu plus d'un thème gnostique.

Le chrétien mesurera la hauteur de la marche qui permet de passer de cette anthropologie à une anthropologie incluant l'incarnation. Mais aussi la tentation d'y voir la véritable sainteté dans le détachement de ce monde. On tentera aussi de mesurer l'écart entre cette théorie de l'immortalité de l'âme et la foi en la résurrection. Saint Paul en a fait les frais à Athènes. Alors, saint Platon ou père de toutes les hérésies ?

### **4. La transcendance des valeurs ou l'ordre qui vient d'en haut.**

Un autre aspect de la philosophie platonicienne fort prisé dans la théologie chrétienne, c'est ce que l'on pourrait appeler la transcendance des valeurs. Ou en d'autres termes « l'ordre qui vient d'en haut », ordre étant pris au sens d'organisation, de structure, mais aussi de commandement. C'est étymologiquement ce qu'on appelle une **hiérarchie**. Et ceci s'applique à toutes les formes d'ordre : L'ordre de la pensée qu'on appelle le vrai. L'ordre de l'action – et particulièrement de l'action politique – qu'on appelle le Bien. Et l'ordre des formes et du désir qu'on appelle le Beau.

Il s'agit en quelque sorte ici de passer aux applications pratiques de l'allégorie de la Caverne.

Un moyen pédagogique pour entrer dans cette compréhension peut être pris à partir de l'exemple du **Beau**, dans le dialogue *Le Banquet*. Sous la forme fictive d'un amusement après boire de convives lettrés, mais avinés, bref d'un concours d'éloquence sur le thème de l'amour, Platon expose sa théorie sur le

caractère absolu du Beau et son identité avec le Vrai et le Bien. On est cette fois dans la métaphysique la plus pure.

Il s'agit d'expliquer la nature et l'origine du désir amoureux. Celui-ci, au premier niveau, est simple excitation par la beauté d'un corps. C'est le désir sexuel le plus élémentaire, l'amour passion, exclusif. Il correspond, dans l'ordre de l'amour, au niveau 1 de la connaissance de tout à l'heure. Le second niveau correspond à l'attrait pour la beauté physique en général. On parlerait d'esthétisme. C'est par exemple, le cas de Swann dans *La recherche du temps perdu* de Proust. Mais tout ceci reste « dans la caverne », lié aux sens.

Le 3<sup>ème</sup> niveau représente le passage de la beauté du corps à la beauté de l'âme. Cette fois on passe du plan esthétique au plan moral. Le terme « beau » devient alors une métaphore pour dire le « bien », une belle âme est une âme qui fait le bien. Enfin, 4<sup>ème</sup> niveau, de la beauté des actes, on passe à la beauté de la pensée, l'autre nom de la vérité. Le dernier stade, qui donne la clé de l'ensemble, c'est la saisie – qui ne peut être faite que par la pensée – du Beau en soi, c'est-à-dire de l'essence – ou Idée – du Beau, ce que c'est qu'être beau. Et là, on comprend enfin et rétrospectivement ce qui nous attirait tout à l'heure dans un beau corps, ou dans la beauté physique ou dans la belle âme ou le beau savoir. On y découvre par la même occasion que la beauté des corps, la valeur morale (le bien) de l'âme ou la vérité de la connaissance, sont une seule et même chose et que c'est cela qui attire, cela que l'on désire. Autrement dit, désirer la vérité (définition de la philosophie) et aimer une belle femme procèdent de la même source. Sauf qu'on est plus près de la source quand on recherche la vérité que quand on court après sa femme. Autrement dit, le philosophe est un amoureux qui se détourne des formes inférieures du désir, liées à la matière, à la caverne, pour leur modèle spirituel, plaisir de l'âme et non du corps.

Quand on saura que sur ce modèle on a élaboré au Moyen-Âge des preuves de l'existence de Dieu on comprendra l'importance de Platon dans l'histoire de la théologie chrétienne. Si nous sommes attirés par quelque chose, ne serait-ce qu'un beau corps, a fortiori par la bonté ou la vérité, c'est qu'il y a dans l'objet désiré une valeur transcendante, unique, absolue, qui changera pour nous de nom selon le côté par lequel on l'aborde, mais qui est fondamentalement le même : le Vrai, le Bien, le Beau en soi et que l'on appelle Dieu.

Il faudra attendre Kant pour penser que ce qui nous attire dans l'objet (beau, vrai, ou bien) dépend de nous et non pas d'une valeur déposée objectivement en lui.

Si l'on applique cela à la **vie politique**, c'est-à-dire au Bien, qu'on appelle ici le Juste, on va aboutir à une conception presque « sacrée » du pouvoir et de l'ordre social. En tout cas élitiste et hiérarchique, tout à l'opposé de la démocratie. Si l'ordre vient d'en haut, cela est vrai aussi de l'ordre social. Une société bonne est une société qui reflète dans ses structures l'ordre des Idées (en termes religieux, on dirait « du ciel »), le Bien et le Juste en soi, autrement dit l'Idée ou essence du Bien. Or, seul le philosophe qui a quitté la Caverne a contemplé cette idée. Lui seul est donc capable de guider ce bas monde selon ce modèle. La Cité idéale doit être dirigée par un philosophe, celui qui contemple la vérité, le Bien et le Beau.

Quant aux fonctions sociales, elles découlent elles-mêmes d'un modèle idéal, une Nature. Cet ordre est tripartite : une fonction de gouvernement (le philosophe), une fonction de sécurité (les gardiens) et une fonction économique (les laboureurs – ou travailleurs). Remarquons que cet ordre idéal est symétrique à celui de l'âme ou de la vie psychique individuelle : la pensée, la volonté et le désir ou affectivité.

La société, comme la vie individuelle, est bonne et ordonnée quand ces fonctions sont à leur place. Les dégénérescences commencent quand des classes sociales ou des fonctions psychiques quittent leur rang pour tenir d'autres rôles. Ainsi par exemple quand les militaires prennent le pouvoir, ou pire encore, le peuple ! Ou dans la vie individuelle quand on se laisse guider par son affectivité ou seulement son courage.

Il n'y aura qu'à remplacer le monde des Idées par le Ciel ; le Bien, le Vrai, le Beau en soi par Dieu ; le philosophe par le clerc, et l'on aura chez Platon un moule tout trouvé pour couler la pensée chrétienne. Avec tous les risques que cela suppose.